

## Communication de Monsieur Alain Larcan



Séance du 4 novembre 2005



### Le tremblement de terre de Lisbonne, ses enjeux et ses conséquences

Le tremblement de terre de Lisbonne du 1<sup>er</sup> novembre 1755 est bien, comme l'écrit le spécialiste français de l'histoire des tremblements de terre au XVII<sup>ème</sup> et au XVIII<sup>ème</sup> siècles Gregory Quenet, «un moment incontournable de toute étude sur les séismes à l'époque moderne» ; l'évènement monstre constitue en lui-même un choc<sup>[1]</sup> et le désastre va devenir en quelque sorte une des dates fondatrices de l'Europe.

#### Description

Il s'agit bien d'un phénomène exceptionnel, même s'il n'est pas le premier à Lisbonne<sup>[2]</sup> et s'il est encadré par des séismes aussi importants, voire plus importants mais éloignés de l'Europe, à Lima et en Chine.

Il est parfaitement connu grâce aux milliers de pièces d'archives, de journaux, de récits imprimés, de correspondances variées.<sup>[3]</sup>

Nous reprendrons les analyses et les synthèses, en particulier une des plus récentes faites par Pereira de Souza en 1923. Le séisme se produisit un samedi, jour de la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre 1755 à 9 h 40 du matin. En neuf minutes se succèdent quatre secousses «tellement violentes que le ciel est obscurci par la poussière des bâtiments qui s'écroulent et des vapeurs sulfureuses rendant l'air irrespirable». On entendit d'abord un grand bruit souterrain, évocateur d'un roulement de carrosse, puis se succédèrent les secousses, une verticale, une

horizontale d'une durée de une minute trente, puis une nouvelle d'une durée de deux minutes trente et enfin, une troisième d'une durée de trois minutes. Quelques instants plus tard le Tsunami, - nous sommes désormais familiers de ce terme -, balaie la partie basse et littorale de la ville, le Terreiro do Paço. Les eaux se retirent et réapparaissent en énormes vagues, l'eau monte dans le Tage de six mètres puis chute trois fois de suite en cinq minutes. Un quai de pierre disparaît soudainement. De nouvelles secousses dites secondaires se produisirent vers 11 h. Les chutes de cheminées, l'éparpillement des feux domestiques, les cierges allumés dans les églises et probablement même assez rapidement l'action de pillards déclenchèrent un gigantesque incendie qui dura 5 à 6 jours et dont les flammes seront visibles à Santerem à 70 km au Nord-Est. Le front de feu, large de 1 500 m, s'établit sur 1 000 m de profondeur.

Il fit plus de victimes que le tremblement de terre lui-même ; les habitants se ruèrent vers et dans le Tage et furent submergés par le Tsunami qui déferlait dans la ville basse.

### Séismologie - rétrospective

L'épicentre du séisme se situait au Sud de Lisbonne dans l'ovale effondré de la côte d'Espagne ; sa magnitude est estimée approximativement à 8,7 sur l'échelle de Richter ; il atteint une intensité maximale de X sur l'échelle de Mercalli<sup>[4]</sup> dans la partie basse du centre de la ville, le long de la côte sur 2,5 km et de IX dans d'autres zones de la ville autour des collines. La zone la plus touchée couvrait environ 2 km, correspondant aux quartiers les plus peuplés et les plus commerçants.

### Les conséquences

L'enjeu c'était bien entendu la ville de Lisbonne dont la situation géographique et topographique est très particulière<sup>[5]</sup> ; les conséquences matérielles furent considérables. Sur les quarante églises principales, seize se sont écroulées ou ont brûlé, dix neuf ont été réduites à l'état de ruines, les autres endommagées ; sur soixante cinq couvents, onze seulement sont restés debout ; tous les hôpitaux furent détruits ou endommagés ; la Maison Royale, l'Opéra, le Patriarcat furent détruits ; trente-trois hôtels des plus grandes familles disparurent ; au total 10 % des maisons d'habitation furent détruites et les deux tiers inhabitables temporairement. Bien entendu les parties de la ville étaient inégalement touchées mais la partie basse du centre de la ville entre Terreiro do Paço et Rossio pouvait être considérée comme totalement détruite. Il ne faut pas s'étonner de retrouver souvent dans les lettres des ambassadeurs ou du Nonce, des expressions comme : compte-rendu de la terre désolée où fut Lisbonne vendredi ... le vaste champ où fut Lisbonne ... qui ne sont que la reprise du topos, traduction du vers alors célèbre de *l'Enéide* : *Hic locus, ubi Troja fuit.*

Le bilan économique et financier, au moins temporairement proposé par Ange Goudar, et un autre spécialiste de ce tremblement de terre, J.-A. França et qui semble plausible, fut estimé à 58 400 000 000 de reis, soit 365 000 000 de livres tournois, ce qui représentait 30 % du coût total de la guerre de Sept ans, estimé à 1,1 milliards de livres tournois par Michel Morineau.

Le bilan humain sur place, qui fut parfois surestimé, se situe probablement à 10 000 morts<sup>[6]</sup> (soit de 4 % à 7 % du nombre des habitants). La population totale était d'environ 260 000 habitants (ou même moins, 150 000) et non 500 000 comme on l'a écrit parfois. La moitié des morts appartient au premier jour, le reste aux jours suivants. Heureusement les églises n'étaient pas encore remplies, sinon le chiffre initial eut été plus important ; sur ce point d'ailleurs, avec des arrière-pensées politiques, on insiste beaucoup sur le nombre de prêtres disparus (6 000 ?) et sur la destruction des bâtiments des Jésuites et la disparition des juges de l'Inquisition Mais il faut dire aussi que les ecclésiastiques séculiers et réguliers représentaient presque un sixième de la population.

Les réactions initiales de la population associèrent des comportements de fuite, des réactions d'égoïsme ou d'inhibition, aujourd'hui mieux connus et analysés. Les prières et les processions improvisées se déroulèrent parfois dans un climat de folie religieuse. La famille royale est décrite sans logement, sans vêtements et sans alimentation, vivant comme la population dans des tentes et des abris en toile. La vérité est probablement légèrement différente, mais la réaction sera très rapide : que faire ? dit le Roi, et le futur marquis de Pombal lui répond : «Sire, il faut enterrer les morts, s'occuper des vivants et fermer les ports».

## Origine séismique

La théorie de Wegener qui date de 1910 permet de rapporter ce séisme à la subduction des plaques euroasiatique et africaine. La zone de subduction se situe dans la golfe de Cadix à l'ouest du détroit de Gibraltar ; la plaque africaine océanique s'y enfonce très lentement entre 5 mm à 10 mm par an sous la plaque eurasienne en la repoussant vers le Nord- Ouest dans la profondeur du manteau terrestre jusqu'à 700 kilomètres. A des intervalles compris entre 1000 et 2000 ans la libération brutale des tensions accumulées autour de la zone de subduction entraînerait, entre 10 à 40 kilomètres de profondeur, des déplacements de plaques et même la création d'une micro plaque indépendante sur des distances de l'ordre de 10 à 20 m.<sup>[7]</sup> Il y aurait eu deux chocs autour de la faille active dénommée aujourd'hui Faille du marquis de Pombal<sup>[8]</sup> et les couches sédimentaires du golfe seraient plissées et faillées à une profondeur de 2000 à 4000 mètres tout au long d'une zone en fer à cheval.

On peut remarquer, et l'article récent de *Science* (27-08-2004) y revient qu'il existe dans cette zone tectonique des volcans de boue sous marins (sédiments comprimés et éjectés), des remontées d'eau profonde à travers des fissures et des dépôts de sable formés par de gigantesques avalanches sous-marines et les fontaines de sable caractéristiques de l'échelle IX.

## Retentissement dans toute l'Europe

Les effets du séisme se font sentir sur l'ensemble de la Péninsule Ibérique ; l'enquête lancée en 1756 par l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, recense les effets des secousses dans plus de mille localités ; c'est le tremblement de terre le plus violent jamais ressenti en Espagne (terramoto) ; le Tsunami entraîne un lourd bilan humain, un millier de noyés à Ayamonte, ville située près de l'épicentre ; tout le golfe de Cadix est touché. Parmi les noyés figure le fils unique de Louis Racine, petit fils du grand Racine.

Un raz de marée d'une hauteur de 5 à 10 m ravage les côtes du Maroc mais le séisme touche aussi le Maghreb, les Açores, les villes de Fès et de Meknès mais il s'agit peut être d'un autre séisme.

Il se fait aussi sentir dans toute l'Europe qui est ébranlée par des secousses à partir de cette date, des Açores à Hambourg, sans oublier les Lochs écossais et les lacs suisses<sup>[9]</sup>... Au total, environ le onzième de la surface du globe. On peut parler d'une crise séismique de 1755 à 1762 dans tout le Nord de l'Europe, Nord de l'Italie, Catalogne, Sud de la France, Suisse, Bohême. C'est dire que tous les habitants de l'Europe du Nord-Ouest ont senti à un moment ou à un autre un séisme dans les mois qui suivent le tremblement de terre de Lisbonne.

## Délais de transmission

La nouvelle transmise à Madrid le 4 novembre parvient à Versailles le 17 novembre et est annoncée le 22 dans la *Gazette de France*, mais entre le 29 et 10 janvier 1756 il n'y a plus de nouvelles. La carence relative des informations et leur irrégularité suscite crainte et interrogations.<sup>[10]</sup>

Voltaire passe de l'inquiétude à l'ironie : «Mon cher ami, les pucelles, le tremblement de terre et la colique me mettent aux abois» (6-12-1755) et encore «la fin du monde et le jugement dernier ne sont point encore venus et puisque les meubles de monsieur Bachi<sup>[11]</sup> sont en bon état, tout va bien à Lisbonne» (9-12-1755).

Il existe cependant un écheveau d'informations qui se recoupe : nouvelles à la main, correspondance diplomatique et privée (commerciale et familiale), récits divers, textes imprimés. Bien entendu il y a des affabulations et des

rumeurs. Voltaire dispose du premier chiffre énorme de 100 000 morts, mais reçoit quelques semaines plus tard des démentis ; on lui parle de l'engloutissement des Açores... et surtout des poux volants à Lisbonne qui s'attachent au corps humain et que rien ne peut faire périr ! L'opinion publique est frappée, Goethe dira qu'enfant (il n'a que six ans...) il en fut très impressionné et Marie Antoinette déplorait d'être née le jour du séisme (selon Madame Campan).

### Perception européenne

Le tremblement de terre de Lisbonne sera désormais l'archétype des séismes européens ayant été perçu à des milliers de kilomètres et au même instant. La nature a créé un lien entre l'événement lointain et l'espace européen. L'on peut parler de l'unification sans précédent de cet espace et peut être sans équivalent jusqu'à la Révolution Française ! Il reste ancré dans la mémoire des hommes des Lumières Quand *Jacques le Fataliste* (publié en 1779), raconte à son Maître la mort de son frère et du père Ange à Lisbonne il se contente de dire qu'ils allèrent «chercher un tremblement de terre qui ne pouvait se faire sans eux, être écrasés, engloutis, brûlés, comme il était écrit là-haut».<sup>[12]</sup>

Le séisme est donc connu de tous, il est un vrai stéréotype de fléau meurtrier, rejoignant peste et guerres et éclipsant tous les autres, même celui de 1699 en Chine, plus funeste, que ceux de Lima et de Lisbonne et qui aurait fait périr 400 000 hommes. Le processus s'est opéré par une série de glissements, substituant au phénomène naturel le débat qu'il entraîne et devenant une sorte d'événement culturel majeur. Dès lors dans la mémoire européenne les séismes sont survalorisés par rapport aux autres catastrophes mais il faut le dire de plus en plus réduites à cette date (grandes épidémies). Le culturel prend le pas sur la nature et donne naissance à une nouvelle métaphore due à Germaine de Staël : «le tremblement de terre moral» c'est-à-dire l'effet des événements sur les consciences.

On devient conscient de secousses apparemment ou réellement plus nombreuses après 1755. Et dans son *Précis du Siècle de Louis XV*, Voltaire explique (en 1770) que les malheurs nouveaux de l'Europe semblèrent être annoncés par des tremblements de terre qui se firent sentir en plusieurs provinces mais d'une manière plus terrible à Lisbonne qu'ailleurs. Dès lors dans les romans, œuvres philosophiques et récits de voyage, ainsi que dans les gravures de ruines<sup>[13]</sup> on évoque ce phénomène destructeur capable de renverser les villes et les montagnes et de changer le cours des rivières.

## Conséquences scientifiques et sociales

Le débat scientifique était évidemment lancé avant Lisbonne : séisme de Bâle en 1356, de 1490 en Auvergne, de 1580 dans le détroit de Calais, de 1711 à Poitiers, de Lima en 1746, de Londres en 1750, de Saint-Domingue en 1751, etc. Dans l'Est de la France il faut rappeler le tremblement de terre de Remiremont en 1682 et celui de Liège et de la Vallée de la Meuse en 1692.

Les livres de Kruger (1752) et de Warburton (1754) relatent les tremblements de terre depuis les débuts de l'ère chrétienne. Mais l'événement monstre par son caractère exceptionnel, sa diffusion largement ressentie, l'information médiatique très rapide, a joué le rôle d'un événement fédérateur créant une sorte d'espace de discussion et de confrontation où les discours spécialisés ou opportunistes se définissent et se repositionnent les uns par rapport aux autres. Le débat touche l'ensemble de l'opinion éclairée et la passionnée redoublant l'enjeu épistémologique d'un enjeu social en éclairant les interrogations du présent.<sup>[14]</sup>

L'Académie Royale des Sciences de Paris est le meilleur lieu d'observation où interviennent savants reconnus et amateurs éclairés ; le désastre de Lisbonne prend les traits soit du Dieu vengeur, soit de l'anecdote mondaine, La Pompadour rit en écoutant le comte de Baschi, ambassadeur de France, lui raconter que « l'Ambassadeur d'Espagne, le comte De Peralada, est mort écrasé par le massif des armes d'Espagne du fronton de son palais... ». A l'époque La Pompadour a sacrifié son rouge à lèvres en signe de conversion, selon Walpole qui s'en gausse, car le Cardinal de la Rochefoucauld et le confesseur du Roi, le père de Sacy, ont cherché à l'éloigner au jour de la catastrophe en s'appuyant sur la piété superstitieuse de Louis XV (qui ne fait plus ses Pâques depuis 1738).<sup>[15]</sup>

Le débat physique et scientifique sur les secousses est d'une grande richesse : les 2/3 des articles publiés dans le *Mercur de France*, le 1/3 du *Journal de Trévoux*, la moitié du *Journal des Savants*, plus de la moitié du *Journal Encyclopédique* sont consacrés à l'étendue et à la diffusion des secousses et aux théories sismiques qui échappent aux phénomènes jusque là connus, restés limités et localisés et qui bouleversent le rapport à l'espace.

Un des phénomènes les plus étranges du tremblement de terre est évidemment leur propagation, la manière dont il se communique à des distances souvent prodigieuses en un espace de temps très court. On accumule les observations empiriques, on développe un enregistrement systématique et l'on évoque de très nombreuses théories. Le séisme fait l'objet d'un concours de l'Académie de Rouen (1756) et de publications parmi lesquelles nous retenons

celles du père Peijoo et de l'Abbé Montignot, chanoine de Toul et membre titulaire de l'Académie de Stanislas dès sa fondation qui écrit dans le *Mercur de France*. Nous ne pouvons qu'évoquer les théories géophysiques de la «dislocation du super continent de la Pangée» qui commence à se faire jour, la théorie de «l'inflammation souterraine»<sup>[16]</sup> et celle des «matières minérales, souvent sulfureuses produisant explosion et s'inflammant»<sup>[17]</sup>, la théorie «minéralogique», la variante «physico-chimique de l'air dilaté», la théorie «électrique» et celle d'emblée très controversée de «l'impulsion solaire». Ce qui est important c'est que se développent les procédures d'enquête avec questionnaires, collecte d'informations et centralisation, qui sont surtout le fait de l'astronome Pingré. Une carte établie par Philippe Buache, livre des données concernant la macro-sismicité et les archives de la terre.<sup>[18]</sup>

Une des conséquences de l'importance et de la diffusion du séisme est en quelque sorte la laïcisation de la catastrophe. Le phénomène devient peu à peu un nouvel objet scientifique et aussi juridique, politique et religieux. Mais l'événement joue un rôle décisif dans l'émergence de la préoccupation des *Lumières* pour les catastrophes incarnant le premier cas d'amplification sociale d'un risque à l'échelle européenne. Le degré de risque accepté par les hommes a changé (recul des grands fléaux épidémiques). Pour la première fois l'expérience locale et les représentations savantes sont mises en rapport, la catastrophe devient un enjeu social dont on constate les conséquences immédiates, mais qui a aussi des conséquences éloignées, prévisibles ou non.

## **Les réactions locales et la reconstruction.**

### **Un homme des Lumières, le marquis de Pombal**

Sur place un homme a tenu bon, informant avec parcimonie la famille royale en fuite, tenant tête au prêtres et soutenant la population, c'est Sebastiao José de Carvalho Mello, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères et à la guerre, puis secrétaire d'état aux affaires du royaume, qui sera fait comte d'Oeiraz et marquis de Pombal.<sup>[19]</sup> Il décide dans l'urgence de donner sépultures aux morts (en les noyant en mer après les avoir lestés) et de prendre soin des vivants, il empêche la fuite des populations, distribue des vivres et des secours, emprisonne et fait pendre les pillards, assure l'ordre avec l'aide de l'armée, fixe le prix des denrées, empêche d'élever les loyers ; il fait établir très vite des baraquements de bois au nombre de 9 000, dont certains préfabriqués sont importés de Hollande , il fait procéder à un inventaire des bâtiments détruits ou endommagés, fait raser les ruines de la ville basse et convoque des architectes pour établir les plans de la reconstruction. Après avoir établi l'inventaire des bâtiments détruits ou endommagés, il défend de réaliser des constructions nouvelles rapides en l'absence de dispositions d'ensemble et fait démolir les constructions des

contrevenants ; il obtient un don gratuit du clergé et fixe une taxe de 4 % sur les droits de douane de toute marchandise importée, masse financière nécessaire à la reconstruction<sup>[20]</sup>.

Il interdit les processions de pénitence, fait brûler le Père Maladriga qui attribuait la cause du séisme aux péchés des Portugais et ne laisse rien filtrer de la passivité du Roi Joseph 1<sup>er</sup> en défendant l'image d'un roi protecteur et nourricier.<sup>[21]</sup>

C'est lui le véritable despote éclairé, qui de son carrosse où son épouse lui apporte du bouillon dans les quarante huit premières heures, veille à tout, déploie une incroyable activité, écrit et signe en quelques jours deux cent trente Ordonnances.<sup>[22]</sup>

Dès le 4-12-1755, c'est-à-dire un mois après le séisme, le lieutenant général (Mestre de Campo Général), Manuel de Maia, Ingénieur major du royaume, adresse au Duc à la fois cousin du Roi et Président de la Cour Suprême de Justice une dissertation exposant les problèmes posés par la reconstruction de la ville ; le vieil ingénieur, il avait à l'époque 80 ans, avait dressé certains plans de Lisbonne en 1718. Ses textes qui abordent diverses hypothèses d'urbanisme proposent des modèles architecturaux et donne des détails concernant la sûreté des immeubles<sup>[23]</sup> et l'hygiène des rues. Avec bon sens et en professionnel consciencieux et attentif à la science de son temps il expose quatre hypothèses : reconstruction pure et simple de la ville selon les plans anciens, correction de ceux-ci en élargissant les rues, reconstruction des quartiers centraux selon un nouveau plan, construction d'une ville nouvelle sur la rive du Tage, vers Belem, à l'Ouest de Lisbonne.<sup>[24]</sup>

La première solution était celle qui avait toujours été suivie tacitement et presque automatiquement lors des séismes précédents, la maison abattue était relevée à la même hauteur, sur le même terrain, sans préoccupation d'urbanisme autre que de ne pas nuire aux privilèges des voisins ; les rues gardaient leur largeur initiale et les ruines pouvaient servir à la reconstruction à l'identique. Mais rien n'était prévu à l'égard d'un nouveau tremblement de terre, les rues restaient étroites et inconfortables.

La deuxième solution rétablissait les maisons dans leur aspect ancien avec de nombreux étages mais les rues seraient élargies et on ne respecterait pas toutes les rues préexistantes ; une variante cherchait à assurer la sécurité en ne reconstruisant que des immeubles à deux étages, ce qui réduisait évidemment les capacités d'habitation et donc de revenus pour les propriétaires nobles, ecclésiastiques et confréries. Maia savait bien que l'avidité, la vanité et la loi de l'oubli des pires catastrophes, feraient que l'on construirait très vite des immeubles de plusieurs étages.



La troisième solution consistait à raser la partie centrale de la ville, les quartiers bas alluvionnaires, la Baixa, celle qui avait le plus souffert du séisme (liquéfaction du sol) et de l'incendie ; les décombres serviraient à corriger les différences de niveau de terrain, à adoucir les pentes et à protéger la ville contre les eaux de la marée haute ; les immeubles, tous à deux étages, ne seraient pas plus hauts que la largeur des rues.

La quatrième solution était en l'air car si Lisbonne était perdue, on ne pourrait la rebâtir là où elle était autrefois ; il fallait donc abandonner la ville à son destin, chaque propriétaire reconstruirait éventuellement sa maison dans une ville neuve, bâtie de toutes pièces à un autre endroit ; cette formule avait la faveur de l'architecte qui s'enthousiasmait à l'idée de construire une ville nouvelle dans un endroit moins exposé, c'était la fameuse formule de la «villa nova» mais à une échelle jamais entrevue et réalisée jusque là.

La décision devait tenir compte de la volonté royale qui pouvait choisir ou non pour le Palais Royal, le siège de Belem ou un autre, par exemple Campo de Urique à 3 km du Paço da Ribeira, vers le Nord-Ouest. Quelle que soit la solution choisie il y a aurait un palais neuf et l'ancien Terreiro do Paço serait desservi à proximité de la Baixa par des rues nouvelles, régulières, droites et larges en éliminant les passages couverts et les arcs. Ce fut la troisième solution qui prévalut.

L'inventaire ne comportait pas l'évaluation de la valeur des immeubles et des terrains, il fallait définir cependant une unité de valeur, le pied carré ou l'empan carré.<sup>[25]</sup>

On envisageait de distribuer la surface nouvelle selon la valeur des biens perdus et aussi, sous l'égide du Roi et du Sénat de la ville, de vendre les bâtiments nouveaux reconstruits par l'autorité ou d'indemniser les propriétaires des immeubles détruits.

Très vite Manuel de Maia proposa l'uniformité des bâtiments en confiant à l'architecte du Sénat et de la ville, Eugenio Dos Santos, le soin de donner plans et dessins, chaque rue ayant la même symétrie en portes, fenêtres et hauteur et en laissant cependant à chaque rue ou à chaque paroisse l'initiative de la diversité pour la couleur des façades. Un plan pilote fut établi avec six plans particuliers concernant la reconstruction de la Baixa, en adoucissant les pentes, ouvrant des communications entre le Terreiro de Paço et les rues nouvelles, élargissant les rues, supprimant les impasses, protégeant les remparts et mettant en garde à l'égard des eaux mortes (cloaques et venelles) ; on maintenait la plupart des églises à leur emplacement initial avec des clochers de moindre hauteur et on rétablissait des fontaines.

Tous ces projets furent soumis au Duc de Lafosse, puis au Roi, c'est-à-dire en fait au marquis de Pombal, le 19 avril 1756 ; ils étaient approuvés le 12 mai 1758, (cinquième plan) par décret royal (alvarà) avec toute une série de dispositions concernant les modalités de construction et l'alignement des rues (plans du 12.6.1758). Les rues principales étaient réédifiées, le terrain était redistribué et les dénominations des rues furent celles des métiers des paroisses mais aussi de la famille royale : rue Augusta, rue Auréa, rues du Roi, de la Reine, du Prince, de la Princesse. Maia eut des hésitations et des doutes car il savait l'échec de certains décrets antérieurs concernant l'alignement des immeubles.

La décision prise en faveur de la troisième solution consista à raser les quartiers bas par des charges de poudre (José Monteiro de Carvalho dit Bota - Abaixo c'est-à-dire flanque tout par terre) ; on transforme le labyrinthe de rues et ruelles<sup>[26]</sup> en un quartier pilote, à voies rectilignes et à angles droits, qui sera la partie basse de la nouvelle ville ; on installe un réseau en grille, rénové où même entièrement nouveau de rues verticales et horizontales Sud-Ouest, Nord Est, 8 dans le sens S-N, 9 dans le sens E-O.

Se pose alors le problème des places (Terreiro de Paço et Rossio), des églises, des monuments et en particulier du Palais Royal, de la Bourse du Commerce, des magasins du tabac, en ce qui concerne leur remplacement, leur reconstruction, leur déplacement éventuel, les liaisons et l'alignement. La hauteur des maisons et le nombre d'étages 2, 3, 4 sont soigneusement précisés ; il en est de même de l'harmonisation des façades, des portails, des balcons, des mezzanines, des «fenêtres de peito» aux étages supérieurs et des dessins des frontons et des linteaux.

L'architecture dite Pombaline restera assez monotone, sans variations, ni fantaisie ; on retrouve le même plan, la même décoration dans l'ensemble des quartiers et des places ; quand on en a vue une on les a vues toutes. Les rues sont consacrées aux métiers et aux marchands ; les immeubles restent essentiellement des immeubles de location à fonction utilitaire. On utilise les arcs lorsqu'ils existent encore, on réemploie les bâtiments Philippins, et on intègre la tradition urbaine dans un ensemble nouveau. La Place Terreiro de Paço est modifiée dans ses dimensions, on transfère la Bourse de Commerce et on déplace le Palais Royal ; la place devient volontairement la Place du Commerce et non la Place Royale ; (même si un poème français anonyme parle de la Place Royale du Commerce) ; le rythme de cette place est sa principale qualité. Se posent quelques problèmes dont celui de la balustrade qui vise selon Blondel à anoblir «l'indécence» de la toiture visible. Il n'y a ni coupoles, ni trophées. Dans le projet initial il y avait des pots à fleurs et à feu, raffinement très Europe Centrale, qui seront réfutés par les architectes dans une évolution vers un néo-classicisme.

La place représente le luxe et le symbole de la puissance matérielle et de l'esprit d'économie de la ville. On remplace la vie courtisane par la vie moderne utile, sans le palais royal, déplacé beaucoup plus loin, mais avec des locaux spécialisés (douanes ou ceux de commerce). Il restera le problème de la statue et de l'arc de triomphe et bien entendu on y place une statue du Roi.<sup>[27]</sup>

Quant au Rossio, les transformations y seront bien moindres ; il s'agissait d'un rectangle irrégulier comportant le bâtiment de l'Inquisition, le Palais du Sénat, un couvent des Dominicains et des hôpitaux.

La place est régularisée et la reconstruction des grands bâtiments sera plus ou moins réussie. On adopte le système germanique du double toit à combles spacieux et des balcons entre deux fenêtres. Le Rossio sera complété à proximité par l'aménagement du Passeio Publico ou promenade publique.

Pendant très longtemps il subsistera d'énormes tas de décombres d'habitations détruites, de pierres entassées, divisées, alignées (Alfiéri, 1771).

Dès 1757 mille maisons nouvelles seront construites tant dans le quartier du centre et de la ville basse que dans les autres quartiers de la ville. La loi avait fixé un délai de 5 ans pour rebâtir ; les terrains non utilisés furent vendus aux enchères et la ville fut reconstruite absolument régulière, «plus belle qu'elle n'avait jamais été» ce dont Baretti, entendant ce propos en 1760 doute un peu. Pombal, aidé de ses architectes<sup>[28]</sup> (Eugenio Dos Santos, Mardel, d'origine hongroise, et surtout Manuel de Maia), ainsi que de son frère évêque, grand inquisiteur et président du Sénat et de son fils aîné, laissera à son départ du gouvernement un peu plus de la moitié de la ville rebâtie.

La Lisbonne de Pombal constitue un phénomène d'urbanisme du XVIII<sup>ème</sup>, historiquement situé entre le passé et l'avenir car elle est à la fois la dernière ville ancienne et la première ville moderne, ordonnée, majestueuse, vraie ville des Lumières ; c'est la dernière réalisation d'un monde aux schémas économiques centenaires qui offre aussi la mise en exemple d'une nouvelle pensée technique ; on y voit des principes d'urbanisme qui resteront valables deux cents ans durant, jusque dans la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle ; les principes rationnels et fonctionnels, certains détails techniques ont des affinités avec l'urbanisme du monde industriel.

Le style Pombalin s'établit entre le style Joanin, Borrominesque que l'on trouve à Mara<sup>[29]</sup> et le style néo-classique. Il donne un bon effet d'ensemble ; le style symétrique et régulier est simple, très uniforme, à décors serlien ou proto-néo-classique. Il peut être considéré comme un style bourgeois fonctionnel et économique.

Il faut ajouter les précautions anti-séismiques concernant l'alignement des immeubles, le nombre des étages, les murs latéraux au dessus du niveau des toits, l'utilisation des remblais et le niveau plus élevé de quatre pieds des immeubles de la partie basse de la ville basse et enfin l'usage généralisé de la *gaiola* ou cage, structure en bois, pouvant supporter plancher et toit en cas de défaillance des murs et s'en séparant facilement grâce au jeu souple d'élastiques de diverses pièces : poteaux, traverses, tenons, sablières, linteaux et potelets, le tout permettant de retenir les murs en cas de secousse séismique violente.

Une autre particularité des architectes, souvent doublés d'ingénieurs militaires, est d'avoir utilisé dans des ateliers indépendants des chantiers la fabrication d'éléments, en quelque sorte standardisés et comme préfabriqués sur une large échelle. Tout était fixé d'avance : forme, mesure, type défini, par exemple : battants de fenêtre dans des cadres de pierre taillée, système monotone de balustres, azulejos constituant un revêtement standardisé, etc. On peut dire que le tremblement de terre de Lisbonne est à l'origine des constructions civiles préindustrielles.

Les avis des voyageurs sont variés mais dans l'ensemble favorables, (témoignages de Gorani, de Dumouriez, D'Alferi, de Twiss, de Dalrymphe, de Noël, de la future duchesse d'Abrantès, etc.). Malgré tout ce style n'a pas fait école et les projets complémentaires furent peu poussés, ils n'eurent que peu de diffusion et il est relativement peu cité dans les manifestations d'urbanisme du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ce projet rationnel et naturel s'intégrait malgré tout à la cité idéale de Salente, décrite par Fénelon, et était conforme aux lois Zénoniennes puisque la vue de la mer était conservée, celle que personne ne pouvait cacher à ses voisins...

### **Réponse aux interrogations : hommes de science, théologiens, philosophes**

Le débat philosophique et théologique suscité par le tremblement de terre correspond à la réactivation à partir de la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle d'un problème séculaire abordé essentiellement du point de vue de sa signification religieuse.

Dès l'origine du christianisme on cherche à expliquer comment un Dieu bon, doté d'une puissance illimitée et d'une sagesse incomparable, puisse vouloir le mal, tolérer son existence, ou encore ignore que l'homme allait nécessairement pêcher... La seule réponse Biblique est apportée dans le *Livre de Job* qui exprime la souffrance du juste, qui doit s'en remettre à sa foi et à la Providence. La réponse théologique habituelle est celle du péché originel qui reporte la responsabilité sur la créature humaine. L'abbé Godeau explique aux fidèles en 1644 que le tremblement de terre est une punition divine

mais aussi l'effet de sa miséricorde ; les souffrances ici bas (dans la vallée des larmes) doivent aider les hommes à se libérer de leurs péchés pour obtenir le salut dans l'au-delà, permis par le sacrifice du Christ, mais la justification du mal par le péché originel, fait naître de nouvelles contradictions à propos de la souffrance du juste et de l'innocent face à Dieu tout puissant qui laisse les hommes pécher ; se pose là, le problème infini et peut être insoluble de la liberté humaine et de la grâce.

A l'occasion de catastrophes antérieures la réponse avait toujours été la sanction-punition du châtiment liée à nos péchés et justifiant la nécessaire pénitence. En 1720 Monseigneur de Belzunce invitait les marseillais lors de la terrible épidémie de peste à faire pénitence pour arrêter le bras de Dieu «irrité qui est peut-être prêt à frapper de nouveau et de plus rudes coups» ; il appelait à la confession, à la communion, au jeûne pour «détourner jamais de dessus les têtes le plus redoutable des fléaux» et pour apaiser «le Dieu terrible, le Dieu de justice qui châtie».

C'est dire que lors du tremblement de terre de Lisbonne pour les communautés chrétiennes et l'Eglise le séisme restait un châtiment divin, suscitant la peur et le désir de rédemption. A la requête expresse du Roi du Portugal, transmise par Pombal, le Pape Benoît XIV place le royaume sous la protection de Saint François Borgia, chargé d'éloigner les calamités. Dans un discours intitulé «Réflexions sur le désastre de Lisbonne», suivi d'un supplément, faisant allusion à l'Apocalypse et paru en 1756 et 1757, Laurent Etienne Rondet, d'inspiration janséniste, continue à défendre le providentialisme chrétien ; le séisme est une punition divine contre une nature humaine corrompue, et il ajoutait que Lisbonne avait recueilli et favorisé la Compagnie de Jésus... Le monde d'ici-bas livré au mal est un lieu vide par rapport au lieu de l'essentiel, la réalité est un miracle où celle du mal se substitue à celle des hommes. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* rendent compte de ces ouvrages laissant entendre cependant que les réflexions sont peut être trop poussées dans le domaine des rapports, des allégories et des circonstances.

Le séisme contribuera, on le sait, à une sorte de laïcisation de l'interprétation des phénomènes naturels et contribuera au recul de la peur immémoriale ; il faut bien reconnaître qu'à l'époque du séisme, la réponse des théologiens chrétiens est plus embarrassée que précédemment. Pour l'abbé Flexier de Reval<sup>30</sup> les souffrances des justes sont souvent la suite d'un plan général : «faudra-t-il que Dieu fasse continuellement des miracles pour leur procurer un sort différent de celui des autres hommes ?» On voit bien que les catastrophes grandes ou petites qui font voir concrètement l'existence du mal sont bien difficiles désormais à concilier avec les attributs de Dieu.

Quant à la lecture protestante, elle reste partielle et partisane, écoutons le Chevalier de Oliveira qui publie en 1756 un *Discours pathétique au sujet des calamités présentes arrivées en Portugal* (et une suite en 1757). Le Portugal est puni de son idolâtrie, du refus de laisser lire la Bible librement ; des crimes de l'Inquisition et des persécutions contre les Juifs. Il conjure le Roi afin d'éviter un châtement encore plus grand de hâter la conversion du pays... à la véritable religion.

Mais le Père Maladriga, jésuite qui avait été confesseur des Rois et avait multiplié les prophéties en menaçant de châtements divins tous ceux qui contribueraient à la reconstruction de Lisbonne, fut livré aux flammes du bûcher après avoir été étranglé. Sa captivité fut longue et chacun s'accorde à dire que l'esprit du Père était totalement dérangé.

A partir de 1685 et la «crise de la conscience européenne», selon la formule heureuse et désormais toujours citée de Paul Hazard, «la polémique change de nature ; l'exigence croissante du rationalisme, de la liberté et du bonheur ici-bas rend le mal insupportable et menace directement l'existence même du christianisme».

Bayle perçoit les contradictions et formule en trois termes les solutions aux dilemmes du mal : fidéisme, manichéisme et athéisme. La seule explication rationnelle du mal serait le manichéisme mais qui est inacceptable pour un chrétien. L'idée d'un dieu méchant qui se rapproche de l'athéisme spinoziste est tout aussi insupportable ; reste le fidéisme qui perd tout support rationnel...

La justification théologique, philosophique et morale de l'initiative technique peut être retrouvée en partie dans la philosophie de Malebranche : «la simplicité des lois que Dieu a établies et qu'il suit constamment à nécessairement des suites fâcheuses à l'égard des hommes ; Dieu a prévu ces suites car il est sage, mais, comme il est bon, il n'a pas établi ses lois pour de semblables effets». En somme, selon Delumeau, Dieu fait le bien et permet le mal ; il veut le premier et ne veut pas le second. Mais, comme il veut que «sa manière d'agir soit simple, régulière, uniforme et constante» et qu'il n'agit pas par des volontés particulières, il se trouve qu'il y a des monstres dans la nature, que les fruits peuvent être brisés avant que d'être mûrs, qu'on voit «tomber les ruines d'une maison sur le juste qui va secourir un misérable» ; ceci fonde et justifie la légitimité de l'action humaine ; l'homme a le droit d'aménager l'espace qu'il habite et en un mot de le soumettre ; «si Dieu remuait les corps par des volontés particulières, se serait insulter à la sagesse de Dieu de corriger le cours des rivières et de les conduire dans des lieux qui manquent d'eau ; il faudrait suivre la nature et demeurer en repos, mais Dieu agissant en conséquence des lois générales qu'il a établies, on corrige son ouvrage sans blesser sa sagesse».

Les thèses traditionnelles chrétiennes sont cependant maintenues et l'on parle de la mécanique du Créateur. Laissons les mécaniciens Vaucanson, Vayringe en Lorraine à leur mécanique et contentons nous d'admirer la beauté du spectacle proposé par le grand machiniste, le grand architecte. Cet ordre du monde est au service de l'homme pour qui Dieu a tout créé et c'est la thèse, toujours citée, toujours raillée aussi de la préfiguration des choses en vue de leur utilité à l'homme. (Le melon ainsi fait pour être divisé en tranches...). L'abbé Flexier de Reval dans son *Catéchisme philosophique* soutient que les planètes, de concert avec les étoiles, font la mesure du temps «nécessaire à l'homme dans les actes de sa vie, que les plus petits insectes nourrissent les grands animaux qui nourrissent à leur tour l'homme, que les plantes vénéneuses sont des médicaments utiles, etc...» Tout est bien, explique Alexander Pope, le poète anglais dans son *Essai sur l'homme* (1733-1734)<sup>[31]</sup>, le bien régent et domine l'univers en dépit du mal dont l'existence est indésirable mais l'imperfection du bien échappe à notre faible entendement.

La science dès le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle s'intéresse davantage aux régularités immanentes de l'ordre du monde qui n'est pas forcément conçu comme étranger à Dieu. On considère même que l'ordre du monde est un témoignage plus certain de la sagesse de Dieu que ne saurait l'être le miracle (Delumeau). Cette idée de l'ordonnance quotidienne des choses se retrouve dans *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, de Nieuwentyt et surtout *Le Spectacle de la nature* de l'Abbé Pluche qui se fait le défenseur de l'optimisme providentialiste qui sera tant raillé par Voltaire. Bayle précise bien : «les ouvrages de la nature ne sont pas moins l'effet de la puissance de Dieu que les miracles et supposent eux aussi une aussi grande puissance que les miracles». Il s'accorde avec Spinoza, qui niait qu'on fut fondé à dire que tout ce qu'on donne à la nature est autant de pris sur les droits de Dieu car en bonne philosophie la nature n'est d'autre chose que Dieu lui-même agissant selon certaines lois qu'il a établies, donc librement, très librement ou par l'application des créatures qu'il a faites et qu'il conserve.

Fontenelle (1723) va développer cette idée mécaniste et soutenir que l'émerveillement est d'autant plus grand que la nature nous est plus intelligible. Souvent pour maîtriser les choses naturelles on se jette dans l'admiration de la nature que l'on soutient absolument incompréhensible alors que la nature n'est jamais si admirable et si admirée que quand elle est connue.

Dès 1686 dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* il avait développé le célèbre Apologue de l'Opéra et du Char de Phaéon permettant de conclure que le monde fonctionne en quelque sorte comme une montre ; il est surprenant que l'ordre de la nature tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses simples.

Leibniz ne se satisfait pas de l'idée du monde résumée aux mécanismes d'une montre ; il veut sur ce point capital dans une lettre à Bossuet (18.4.1694) expliquer : «Ce n'est pas dans les montres où l'analyse étant poussée jusqu'aux dents des roues, il n'y a plus rien à considérer. Les machines de la nature sont machines partout, quelque petite partie qu'on y prenne ; ou plutôt la moindre partie est un monde infini à son tour», c'est cette complexité, son intelligibilité qui paradoxalement défient notre intelligence. Après avoir si longtemps admiré la nature sans la comprendre «les nouveaux philosophes» nous disent qu'il est désormais aisé d'en détailler les mécanismes simples.

Leibniz réfute une dernière opinion car «plus on avance, plus on découvre de merveilleux (le mot réapparaît) et que la grandeur et la beauté des raisons mêmes est ce qu'il y a de plus étonnant et de moins compréhensible à la notre». L'idée même de miracle est réhabilitée, on peut dire que «toute la nature est pleine de miracles mais de miracles de raison et qu'ils deviennent miracles à force d'être raisonnables d'une manière qui nous étonne». C'est alors évidemment Leibniz qui dans sa *Théodicée*<sup>[32]</sup> (1710) déclare : «ce monde est le meilleur des mondes possibles».

Revenant sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, il réplique à la demande de Sophie Charlotte de Prusse (en 1710) qui avait critiqué l'optimisme de Leibniz en lui opposant l'existence du mal : «L'attitude religieuse est amour au même titre que l'intelligence car l'intellect est porté à aimer par une naturelle satisfaction de la raison et du sentiment ; et c'est l'affirmation dangereuse : Judas trahit parce qu'il est en essence un traître avant de trahir, mais il aurait pu ne pas trahir... Dieu dans sa sagesse infinie a choisi un monde offrant la possibilité de réaliser le maximum de perfections compatibles entre elles, c'est le meilleur des mondes possibles». Wolf et aussi Shaftesbury reprennent ces thèses sur la raison suffisante et la plus grande perfection.

A la perfection du plan divin les faits particuliers perdent en valeur et en signification, il ne reste qu'à louer Dieu, savant, architecte et bon législateur. Il y a d'autres développements sur le thème de la liberté humaine, sur l'action humaine toujours contingente qui dépend d'abord de la personnalité.

L'optimisme est un mot qui apparaît pour la première fois dans les mémoires de Trévoux en 1752 et dix ans plus tard dans celui de l'Académie Française. En 1753, l'Académie de Berlin propose au concours pour l'année 1755 de répondre à diverses questions concernant le système de Pope contenu dans la proposition «Tout est bien» : vrai sens de la proposition, comparaison avec le système de l'optimisme et celui du choix du meilleur, raisons d'établir ou de détruire le système ; en fait l'Académie voulait rendre à chacun son dû, à Leibniz ce qui appartenait à Leibniz, à Pope ce qui appartenait à Pope (P. Hazard).



Le tremblement de terre suscita, nous le savons, des recherches géophysiques mais ce sont les écrivains se piquant de philosophie qui réagirent le plus rapidement en utilisant le terrible séisme contre les tenants de l'optimisme, et comme toujours le plus rapide et le plus ironique fut Voltaire

Chacun connaît la célèbre critique de Voltaire, maître du pessimisme ironique et du scepticisme dirigé contre la Providence. Voltaire restera cependant en apparence tout au moins un déiste convaincu ; Dieu en toute sagesse a créé la grande machine du monde mais il se refuse à tout finalisme enfantin et prétentieux à l'attention des humains, ces «bipèdes sans plumes», ces «mites philosophiques». Dans son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, qu'il publia à chaud le 6 décembre 1755 il va dénoncer vivement, dans ses deux cent trente-quatre alexandrins avec sa fougue coutumière, l'axiome attribué à Leibniz et affirme qu'il n'y a pas de providence mais de la fatalité :

«Philosophes trompés qui criez : tout est bien  
 Accourez, contemplez ces ruines affreuses,  
 Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses  
 Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés,  
 Sous ces marbres rompus, ces membres dispersés».

S'adressant aux philosophes qui s'efforcent de tempérer le scandale de l'événement il continue :

«Direz-vous : c'est l'effet des éternelles lois  
 Qui d'un Dieu libre et bon nécessite le choix !  
 Direz-vous, en voyant ces amas de victimes :  
 Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes...»

Et il pose l'éternelle question du mal :

«Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants?  
 Sur le sein maternel écrasés et sanglants !  
 Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices  
 Que Londres, que Paris, plongées dans les délices ?  
 Lisbonne est abîmée et l'on danse à Paris...»

Avant Lisbonne, peut être Voltaire était-il un peu jaloux de Leibniz et peut être aussi de l'intérêt purement philosophique (?) que lui portait Madame du Chatelet... Mais il acceptait sa théorie de l'optimisme sauveur estimant qu'il y avait dans l'ensemble plus de bien que de mal dans le monde. Eprouvant quelques doutes, il avait besoin de se rassurer lui-même sur la valeur de cette conviction (P. Hazard) ; il avait une certaine difficulté à se faire une opinion comme le Babouc du *Monde comme il va* (1746), quand le génie Iturriel se demande s'il ne convient pas de détruire la capitale pécheresse Paris-Persépolis ; ayant fait faire une statue d'un mélange de matières précieuses et de matériaux

vils, Babouc demande à Ituriel s'il la casserait sous prétexte qu'elle n'était pas seulement faite de diamants ; Ituriel décide de laisser le monde comme il va, car si tout ne va pas bien, tout est passable.

Dans *Zadig* en 1748 après avoir raconté l'histoire de Zadig et de l'étrange comportement de l'ermite, il en tire la leçon que les maux apparents ont leur raison d'être, souvent cachée et ignorée dans le meilleur des mondes possibles. Mais face au problème du malheur réapparaissant aux yeux de tous à Lisbonne, sa conviction incertaine fut «ébranlée» (P. Hazard) et il écrivit ce poème un peu gauche mais pathétique :

«On ne voit qu'incendies et ruines  
On n'entend que gémissements et cris  
Les innocents et les justes sont frappés.»

Ce serait blasphémer que d'insinuer que les héritiers des morts s'enrichiront, que certaines professions auront des travaux, etc. L'axiome de Pope est désormais insoutenable ; il y a vraiment du mal sur terre et le mot «Tout est bien», pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Dans une lettre du 20 juin 1756 il dénonce : «Vous devez sentir que le tout est bien de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux ; or, souvent, sur cent hommes il y en a au moins quatre-vingt-dix qui sont à plaindre, tout est bien n'est pas fait pour le genre humain».

Le roman de *Candide ou l'Optimisme* paru en 1759 va rendre selon Bernis définitivement ridicule le système de l'optimisme. Sous l'ironie et le trait souvent comique, on trouve une tristesse profonde. Face aux malheurs de Candide et de Cunégonde, Pangloss<sup>[33]</sup> est ridicule, qui continue à répéter que tout est bien, à proclamer qu'il n'est rien qui ne s'exprime par le principe de la raison suffisante et par celui de l'harmonie préétablie. Battu, pendu, brûlé, disséqué, ramant sur les galères turques, il continue à proclamer : «car enfin je suis philosophe et il ne convient pas de me dédire, Leibniz ne pouvait avoir tort». Le spectacle qu'offre la terre est affreux et pourtant tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Qu'est ce que l'optimisme ? Demande Cacambo : hélas, répond Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand tout est mal ; «il y a pourtant du bon», dit Candide, et Martin reprend : «cela ne se peut pas, je ne le connais pas. Si c'est ici le meilleur des mondes possibles que sont les autres ?». La critique ironique de Voltaire est facile et séduit le vulgum pecus. Cependant la pensée de Leibniz ne se bornait pas à soutenir le meilleur des mondes possibles ; parmi l'infinité des mondes possibles Dieu a créé le meilleur, c'est-à-dire celui qui comprenait la plus riche combinaison des compossibles (J. Brun). L'ironie de Candide repose sur un contresens su-

perficel, car certains possibles s'excluent comme il n'est pas possible de créer des montagnes sans vallées, etc...

Parmi tous les possibles compatibles, Dieu a choisi de faire passer à l'être ceux qui étaient les meilleurs, quant au mal, il est nécessaire à l'apparition du plus grand bien et la faute bienheureuse d'Adam, (*Félix Culpa*) permet de connaître le Dieu d'amour dans la personne du Christ. Il y a une combinaison pour laquelle le maximum d'essence ou de possibilités est passé à l'être et «il y a une harmonie entre le règne de la nature et le règne moral de la grâce, entre Dieu, architecte de l'Univers et Dieu monarque de la cité divine des esprits. Cette harmonie fait que les choses conduisent à la grâce par les voies mêmes de la nature».

Il convient cependant de se livrer à une seconde lecture des écrits de Voltaire et une analyse très subtile a été faite par Laurent Loty dans sa thèse (Tours 1995) consacrée à *la Genèse de l'optimisme et du pessimisme de P. Bayle à la Révolution Française*.

Voltaire, présenté comme un tournant de la conscience européenne, dans son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, pose en réalité de redoutables problèmes d'interprétation. Evidemment la nouveauté radicale est l'affirmation que le mal existe, qu'il n'est pas un bien mais plutôt un scandale ; la douleur humaine ruine les justifications habituelles du mal, le providentialisme, le finalisme ; les péchés des hommes ne légitiment aucune punition divine. Pourtant passé ce premier niveau de lecture le poème se révèle d'une grande complexité et peut être jugé contradictoire avec les écrits postérieurs de Voltaire.

Trois ans après le poème c'est *Candide* et à partir de *Candide* le procès est jugé et la cause celle de l'optimisme est perdue<sup>[34]</sup>. Cultiver son jardin c'est l'acceptation d'un monde incompréhensible que la raison suffisante ne suffit plus à expliquer (P. Hazard). Cette résignation n'est qu'un pis-aller, l'aveu d'une défaite de la métaphysique, l'appel au travail manuel et à l'économie de subsistance permettant d'éloigner les trois grands maux que sont l'ennui, le vice et le besoin. Pour M. Besterman, le philosophe décide que les hommes doivent agir et ne pas se contenter d'explications théologiques et philosophiques. Loty affirme que les ambiguïtés et apories de l'anti-optimisme et du discours voltairien apparaissent alors. L'appel à l'action dans le cadre d'un humanisme moderne, une fois éliminé le «Tout est bien...» conduit soit à l'appel à l'action, soit à la remise en cause de la Providence au risque de tomber dans l'athéisme, soit au retour à la foi chrétienne et à la soumission au mystère divin. La première réponse est la réponse habituelle des organisateurs et responsables, ce fut celle de Pombal, et pourtant la thèse humaniste est réfutée même s'il faut consoler les croyants ; d'ailleurs le terme d'humanisme voltairien est postérieur

au XVIII<sup>ème</sup> et s'appuiera sur la lecture moderne de *Candide* et de l'Affaire Calas. Le poème pose un problème religieux, métaphysique et théologique et n'a pas pour but d'éliminer la souffrance humaine. Il dit seulement l'incapacité de penser le désastre, de concilier le drame avec l'idée de Dieu et en voulant dénoncer le mal sans favoriser l'athéisme il joue contre lui-même et révèle les contradictions du déisme ; pour ne pas nier Dieu, il rétablit la possibilité d'une intervention anthropocentrique d'un Dieu clément et pose l'immortalité de l'âme et la culpabilité humaine alors qu'il n'y croit pas en tant que déiste... «Ce poème est à la fois hypocrite et sincère car une stratégie tortueuse s'accompagne de la volonté de croire en l'espérance»; il faudrait y ajouter une exégèse des variantes du poème.

La critique de l'optimisme n'est pas rupture avec la théologie mais la formulation d'une incapacité à concilier foi et raison qui conduit à l'abandon. *Candide*, révolté contre le scandale du mal est une façon d'occulter ses conséquences, c'est un texte fataliste dans lequel l'ironie antifataliste n'est qu'une arme rhétorique contre une doctrine à laquelle il ne peut s'empêcher d'appartenir. Il ne réfute pas la doctrine fataliste mais la parodie pour en montrer l'insoutenable réalité ; ce qui est attaqué dans l'optimisme n'est que l'incapacité de la doctrine à consoler l'individu des malheurs inéluctables. Le méliorisme de Voltaire est plus proche de Bayle que de Condorcet ; c'est la lutte contre l'intolérance et non un activisme visant à modifier le cours de l'histoire, il faut seulement exercer la parole libre contre l'infâme... *Candide* ne marque pas la mort de l'optimisme, il fait ressurgir le problème du mal, d'autant plus intolérable que le conte ridiculise la seule doctrine qui pouvait y répondre rationnellement. Il est intéressant à ce sujet d'étudier dans le détail les positions contradictoires de Voltaire dans le *Poème*, dans le *Dictionnaire philosophique* (1764), dans *Le philosophe ignoré* (1766), dans les *Homélies* (1767), *Les questions sur l'Encyclopédie* (1770) et *l'Histoire de Jenni* (1775). Comme Voltaire est alors plus préoccupé de réfuter l'athéisme de d'Holbach, il affirmera un fatalisme absolu et les limites de l'être intelligent qui dirige cette fatalité. Abandonnant la toute puissance de Dieu au profit de sa bonté, il adopte in fine la logique optimiste en acceptant une part de fatalisme qu'elle contient mais que Leibniz, avant Descartes avait nié ; ainsi paradoxalement Voltaire ne rompt pas totalement avec le monde de la pensée théologique !

Il n'en reste pas moins que l'optimisme traditionnel n'est plus compatible avec les démonstrations philosophiques, le procès est jugé, la cause est perdue, même si l'expression d'optimisme perdure discréditée et utilisée avec souvent une ironie amère ; on contredit l'axiome dans la conversation, (voir M<sup>me</sup> d'Epinau parlant de la maladie de Monsieur de Moreau à l'Abbé Galiani qui ironisait sur le meilleur des mondes impossibles...)

Les apologistes chrétiens, les matérialistes athées, les passionnés et les sceptiques comme Frédéric II qui édicte un arrêt interdisant à Dieu de déclencher des séismes dans son royaume... attaquent l'optimisme dans tous ses aspects. La souffrance et la solitude humaines apparaissent dans leur nudité (d'Alembert) et Kant qui un moment a soutenu encore en 1759 le meilleur des mondes possibles de Leibniz et avait souligné que le séisme avait créé des sources d'eau thermale à Toplitz... ne fait plus que proclamer désormais l'insuccès de toute théodicée et ce n'est pas par hasard si le mémoire écrit par Kant en 1756 est consacré désormais aux théories séismiques scientifiques plutôt qu'à la Providence.

Il reste à étudier la réponse écologiste de J.-J. Rousseau et la discussion, une de plus, entre J.-J. Rousseau et Voltaire<sup>[35]</sup>. Dans sa lettre du 15-8-1756 dite *Lettre sur la Providence*, J.-J. Rousseau reproche à Voltaire de désespérer l'humanité et de ne pas voir que les malheurs particuliers n'excluent pas la perfection de l'ensemble. Voltaire s'excuse en raison de ses ennuis de santé de ne pas poursuivre la discussion (12-9-1756) et fait paraître *Candide* en 1758. C'est l'ignorance et l'imprudence des hommes qui ont fait construire une ville aussi dense avec des immeubles aussi élevés : «serait-ce à dire que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville». C'est la concentration des populations qui explique le nombre des victimes et il y a une responsabilité humaine tout au moins dans l'ampleur du désastre<sup>[36]</sup>. C'est un peu souhaiter selon le vœu d'Alphonse Allais bâtir les villes à la campagne...

Il reste à évoquer les séismes européens postérieurs à Lisbonne, en particulier ceux de Calabre et de Sicile en 1783 et à nouveau en 1905 et 1908. Les réactions furent assez comparables et la reconstruction fut infiniment plus lente. Mais désormais la littérature, en particulier poétique ne cesse de diminuer. Récemment William Marx comparant les poèmes écrits après Lisbonne et l'absence de poésies après Auschwitz pense que - la poésie étant coupée du réel depuis Mallarmé - aucune catastrophe ne peut tirer de plainte à la poésie. Ce que le XVIII<sup>ème</sup> siècle avait jugé parfaitement convenable, voire nécessaire, participant à une sorte de catharsis était devenu une abomination au XX<sup>ème</sup> siècle qui ne pouvait plus placer la catastrophe au cœur d'un poème.

La théologie et même la piété ne peuvent plus guère invoquer la Divine Providence et Deleuze revient récemment sur la comparaison avec la Shoah : «après Auschwitz retentit la question : comment est-il possible de maintenir le moindre optimisme sur ce qu'est la raison humaine ? Comme après le tremblement de Lisbonne comment était-il possible de maintenir la moindre croyance en une rationalité d'origine divine ?» Cependant David Chester, théologien et géologue développe une nouvelle théodicée d'inspiration Augustinienne.

tinienne des désastres naturels que l'on peut appliquer aux désastres récents de Sumatra, de la Nouvelle Orléans et du Cachemire. Le mal sur terre serait surtout lié à l'activité humaine, à ce libre arbitre dont l'homme peut faire un mauvais usage, les conséquences des catastrophes naturelles étant infiniment plus graves en cas d'imprévoyance, de corruption, de non respect des règles de construction, de la misère préexistante des populations, etc... le péché est alors déclaré structurel.

Il reste à évoquer une certaine fascination pour la catastrophe déjà citée par Moses Mendelssohn en 1761 et qui peut friser parfois un voyeurisme indécent d'un téléspectateur confortablement installé dans son fauteuil et qui contemple de loin, en en parlant sans cesse, un désastre à l'échelle humaine... ce sont toujours les vers de Lucrèce : «*Suave mari magno turbantibus aequora ventis / e terra magnum alterius spectare laborem*» «Il est doux quand sur la vaste mer les vents soulèvent les flots d'apercevoir du rivage les périls d'autrui».

La seule réponse reste celle de l'action immédiate et de la réhabilitation prolongée, elle suppose beaucoup de courage et de moyens et surtout un sens de l'organisation et de la coordination ; ce fut celle de Pombal qui voulut au-delà de la réponse au désastre de Lisbonne un gouvernement fort, centralisé, échappant aux pouvoirs de l'église et des nobles. Mais à la mort de Joseph Ier il fut disgracié et n'échappa à la condamnation que grâce à la protection de la Reine Maria I<sup>ère</sup>. Les nobles et les jésuites s'étaient vengés, éternelle réaction qui rappelle à plus modeste échelle celle de la Sainte Alliance contre la Révolution et l'Empire.

Au souhait d'inspiration scientifique exprimé dans le : «Plus jamais ça», la science n'a pas su répondre en dépit de tous ses progrès car nous ne savons pas ou bien imparfaitement, anticiper les catastrophes naturelles ; la vulnérabilité de notre monde habité reste entière et l'homme doit prendre acte de sa précarité et du caractère presque totalement imprévisible des catastrophes et des cataclysmes naturels.

Mais une autre réponse qui ne fut d'ailleurs pas mise en pratique à l'occasion du séisme de Lisbonne, en dépit de quelques propositions purement verbales et de l'arrivée très tardive de quelques secours venant d'Angleterre, est celle de la solidarité internationale aujourd'hui quasi-instantanée et susceptible d'apporter une aide matérielle et morale importante et souvent inestimable.

Comme l'écrit Michel Serres «l'idée d'humanité est mise en actes». Les sociétés se mobilisent de façon quasi instinctive et massive en mettant en place des dispositifs de solidarité par le biais de diverses organisations nationales et internationales, publiques et privées, qui semblent témoigner d'une sorte de contrat naturel (M. Serres), résultant de la rencontre d'un phénomène naturel global et

d'un phénomène humain, lui aussi global. Il convient d'ajouter cependant que si l'aide immédiate est intéressante il faudrait qu'elle se prolonge pendant toute la phase de réhabilitation. Cette prise de conscience planétaire d'une communauté de destin est peut être un des seuls bénéfiques de la fameuse «globalisation».

Mais dans cette année des *Lumières* on peut aussi se dire que nous ressentons plus ou moins confusément que nous tournons de plus en plus le dos à l'héritage. Comme l'écrit A.-G. Slama, le grand livre de l'histoire de l'Occident est menacé de se clore. Slama juge que la réponse de Michel Serres est certes inspirée de bons sentiments mais que tous ces appels mondiaux peuvent aussi conduire au retour des Grandes Peurs, à l'irrationnel et à la généralisation irréfléchie, au seul bénéfice des pays les plus développés, du «principe de précaution». Il estime que la réaction de la société mondiale et de l'ensemble des états modernes devrait plus encore reposer sur la raison et l'intérêt général bien compris que sur le sentiment déclenché par l'émotion à la faveur des catastrophes qui se succèdent et dont la dernière semble effacer la précédente ; il appelle à une réflexion globale sur l'équilibre nécessaire des pays en fonction de leur degré de développement et sur les grands travaux à réaliser pour prévenir ou pallier les conséquences les plus graves de certaines catastrophes naturelles.

C'est dire la permanence de l'ensemble des problèmes soulevés par le tremblement de terre de Lisbonne qui rappelé dans plusieurs ouvrages récents<sup>[37]</sup> parus à l'occasion de l'anniversaire de cet événement européen, garde sa résonance et son actualité à la faveur des nombreuses catastrophes naturelles récentes.



## Discussion

Le Vice-Président François Le Tacon remercie le conférencier et rappelle les récentes catastrophes qui ont endeuillé la planète. Il demande si les moyens d'intervention sont adaptés à des catastrophes du même genre survenant dans notre pays.

Le Professeur Larcant répond que la France est bien équipée pour des catastrophes moyennes, c'est-à-dire n'excédant pas un millier de victimes environ. Au-delà, les choses seraient très difficiles à gérer. Il rappelle les catastrophes du barrage de Malpasset et celle plus récente de l'usine AZF de Toulouse. Pour la première, il n'y avait pratiquement rien à faire, parce que tout le monde était mort. Pour la seconde, les secours ont été à la hauteur de ce qui s'était passé. Aujourd'hui, on attend plutôt des catastrophes sur le plan d'épidémies ou de pandémies. La réflexion reste évolutive.

Monsieur Châtellier affirme que le tremblement de terre de Lisbonne a eu un effet positif inattendu dans la mesure où il a permis le développement de la vulcanologie à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les premiers à s'être préoccupés de cette science nouvelle furent des Anglais. L'intervenant demande à Madame Mathieu si elle sait pourquoi. Madame Mathieu répond que l'ambassadeur de Grande Bretagne à Lisbonne a été à l'origine de cet intérêt.

Le Professeur Larcane pense qu'il n'y a pas encore d'explications satisfaisantes pour beaucoup de catastrophes naturelles. Il cite en exemple ce qui s'est passé près d'un lac au Cameroun (Nyos) où des émanations de gaz et des odeurs de soufre ont soudain tué toutes les bêtes qui se trouvaient là à ce moment-là.

Madame Mathieu intervient pour dire que ce qui s'est passé à Londres à la suite du grand incendie était très différent de ce qui a été entrepris à Lisbonne. Le plan d'une cité modèle a été refusé parce qu'il aurait touché à la propriété privée. A Londres, il n'y avait pas de despote éclairé comme à Lisbonne.

L'Abbé Bombardier fait remarquer que le Marquis de Pombal s'est avéré être, après le tremblement de terre, non pas un despote éclairé mais un despote tout court et qu'il a persécuté les prêtres et les religieux, en particulier les jésuites. Quant à Voltaire, s'il se moque de la philosophie de Leibniz, incapable de donner une réponse plausible au problème du mal, c'est parce que lui-même était vexé de ne pouvoir y trouver de réponse. Il cite alors un passage peu connu de l'évangile où Jésus aurait dit à ceux qui lui demandaient son avis, après l'effondrement de la tour de Siloë qui avait fait beaucoup de victimes : «Étaient-ils plus pêcheurs que vous ? Sous-entendu : non !» Jésus prenait cette catastrophe comme un fait, non comme une vengeance de Dieu contre d'hypothétiques pêcheurs.

Le Professeur Larcane confirme que le Marquis de Pombal a bien persécuté les jésuites.

Monsieur Vicq pense que mille victimes est bien le seuil où il est possible de maîtriser une situation de catastrophe. Aux Etats-Unis, récemment, il semble qu'en Louisiane il y ait eu un manque de moyens et d'organisation.

Le Professeur Larcane ajoute que les Etats-Unis sont un Etat fédéral et qu'il n'intervient qu'après l'Etat sinistré. Par ailleurs, les moyens manquaient parce que la garde nationale se trouve en grande partie en Irak et en Afghanistan.

Monsieur Heinzmann intervient alors pour dire qu'avec les Lumières, on passe de l'esprit de système qui donne les premières raisons à l'esprit systématique qui se contente de décrire les phénomènes. Le tremblement de terre met en cause les deux positions, l'ancienne et la nouvelle. Ce qui reste par contre c'est l'émotion qui, dans les Lumières, est attachée à l'esprit libéral et laïc.



Le Professeur Larcane pense que Locke a eu une influence désastreuse en se contentant de chercher le comment des choses plutôt que leur pourquoi.

Monsieur Perrin soulève trois problèmes différents : il pense que le choix de Borgia n'a pas été neutre parce qu'ils avaient des ascendances espagnoles.

Si Frédéric de Prusse *avait interdit à Dieu de faire des miracles*, il n'était pas le seul à édicter de semblables choses, puisque à Paris, au moment de l'épisode des convulsionnaires de Saint-Médard, Louis XV (et non Louis XIV) avait fait poser un écriteau devant l'église où il était écrit «Défense à Dieu ici de faire de miracle en ce lieu».

Le tsunami ne forme pas une vague très haute mais très rapide. On commence à mettre en place des systèmes d'alerte dans le Pacifique.



## Références essentielles

- ☪ França José Augusto - Une ville des Lumières. La Lisbonne de Pombal. Préface de P. Francastel. SVPEN, 1965.
- ☪ Marx W. - Du tremblement de terre de Lisbonne à Auschwitz et Adorno : la crise de la poésie in *Les temps modernes*, mai-juin 2005, 4.26.
- ☪ Poirier Jean Paul - Le tremblement de terre de Lisbonne, O. Jacob, 2005
- ☪ Quenet Grégory - Les tremblements de terre aux XVII et XVIII<sup>ème</sup> siècles. Champ Vallon, 2005



## Notes

- [1] En quelques minutes la ville qui se vantait avec quelques excès d'être la plus riche d'Occident, et qui dominait avec les Pays Bas le commerce international vers les Indes Orientales et Occidentales, était devenue comme ces déserts d'Arabie. Suivons la description de Miguel Tiberio Pédégache qui écrit : «Après cela, il vint une secousse si horrible que les maisons qui avaient résisté jusqu'alors tombèrent avec fracas... Les peurs et les cris des vivans, les gémissements et les plaintes des mourans, les secousses de la terre et l'obscurité augmentaient l'horreur et l'épouvante... A peine commençait-on à respirer que le feu parut dans différents quartiers de la ville... Quelques personnes croyant trouver sur les eaux une espèce de sûreté s'y exposèrent ; mais les vagues lançaient les vaisseaux, les barques et les bateaux contre la terre, les écrasaient les uns contre les autres...».

- [2] Sept tremblements préalables au XVI<sup>ème</sup>, trois au XVII<sup>è</sup> et deux au XVIII<sup>ème</sup> en 1724 et 1750 dont un le jour de la mort du roi Jan V. Très tôt on souligna l'intervalle de récurrence de 222 à 224 ans : 1309 - 1531 - 1755.
- [3] Même si des mémoires particuliers sont parfois contradictoires et souvent exagérés ; les premiers récits de Miguel Tiberio Pédégache dans le *Journal Etranger* donnait d'abord une durée de 36 à 37 minutes qui fut ramenée à 8 dans un second récit plus tardif. Barbier a noté dans son Journal ces mots laconiques et éloquents: événement terrible dans la nature, embarrassant pour les physiciens et humiliant pour les théologiens.
- [4] Echelle établie en 1902, cotée de I à XII, selon l'intensité des dégâts matériels.
- [5] Ouverte sur l'embouchure du Tage, la ville comporte pour l'essentiel une bande de terrain alluvial, plat et bas et une succession de sept collines (comme à Rome) de calcaire et de basalte.
- [6] Les chiffres ont en effet varié : 40 000, 70 000, 90 000 ou moins de 20 000... On a parlé d'1/3 de la population, puis de 10 %. La révision actuelle est à la baisse (Moreiro de Mendosa) ; le message du marquis de Pombal visant à rassurer le roi et la population se situe à 6 000 à 8 000. Le chiffre donné par l'article récent de «Science» est de 60 000, mais correspond probablement aux habitants de Lisbonne et des villes avoisinantes.
- [7] Interprétation donnée par Marc André Gutscher de l'Institut Européen de la Mer à Plouzane (Finistère).
- [8] On parle aussi du haut fond du Marquis de Pombal situé au Sud-Ouest du Portugal et d'un autre haut fond, celui du banc de Gorringue. Des relevés bathymétriques ont été faits sur le *Don Carlos* par des scientifiques Espagnols, Portugais et Italiens.
- [9] En particulier les oscillations des lacs et étangs sans tremblement perceptible des sols correspondant à un phénomène de résonance, entre les ondes sismiques et la fréquence des lacs (phénomène dit de Seiche)
- [10] Ce décalage temporel est d'ailleurs un des ressorts des *Lettres persanes*.
- [11] Ambassadeur de France à Lisbonne.
- [12] La référence est claire pour tous. Id dans *Les Etudes de la nature* en 1784.
- [13] Les gravures de ruines de J.-P. Lebas datent de 1757, elles évoquent le tremblement de terre de Lisbonne, mais sans aucun réalisme topographique et monumental.
- [14] Le séisme inspire des pièces et des poèmes : parodies burlesques, mystifications littéraires dues aux bibliophiles.
- [15] Reprise de l'Affaire de Metz où Monseigneur de Fitz-James avait obtenu le renvoi de Madame de Châteauroux.
- [16] Feux souterrains et vapeur d'eau, reprise de la théorie de Sénèque.

- [17] Reprise de la théorie d'Aristote ou théorie pneumatique des exhalaisons venteuses (explosion de poix, de bitume, de nitre, de pyrites, associée à une fermentation liée à l'eau).
- [18] Le souvenir du séisme se continuera pendant le XIX<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècles (voir *Les travailleurs de la mer* de Victor Hugo, *Mémoires d'un suicide* de Maxime Du Camp et encore des allusions chez Paul Bourget en 1915).
- [19] Aîné de douze enfants d'une famille de petite noblesse il avait été ambassadeur à Londres, puis à Vienne, où il avait épousé la comtesse Daun.
- [20] Ce qui fait hurler des Anglais qui depuis le Traité de Méthuen (1703) tirent tout l'or du Brésil vers Londres.
- [21] En fait le Roi était faible, sans curiosité, indifférent aux affaires et ne s'intéressant comme Louis XVI qu'à la chasse...
- [22] Sur les sujets suivants : écarter la crainte de la peste ; éviter la faim ; soigner les blessés qui gisent dans les rues en péril certain de mort ; ramener les habitants qui ont déserté ; éviter les vols et châtier les voleurs ; éviter que les larcins puissent sortir par mer ; pourvoir aux besoins du Royaume de l'Algarve ; faire venir des troupes du Royaume pour participer aux grands travaux de la cité ; pourvoir au logement provisoire du peuple ; rétablir l'exercice des offices divins dans le peu d'églises qui ont été sauvées ; rassembler les religieuses dispersées et les remettre en clôture ; pourvoir à divers besoins du peuple... ; Actes de religion de Sa Majesté, pour apaiser la colère divine et remercier le Seigneur de ses bienfaits ; se donner les moyens les plus appropriés pour la reconstruction de la cité et enfin interdire les exhortations que font librement et sans autorisation de nombreux clercs...
- [23] Il y avait de très nombreux défauts de construction.
- [24] On y pensait dès le XVI<sup>e</sup> siècle.
- [25] 1 empan = 23 cm et un pied = 32,5 cm.
- [26] Dont on peut avoir une idée en parcourant le quartier actuel de l'Alfama.
- [27] En 1775, elle est due au ciseau de Machado de Castro.
- [28] Surtout Manuel de Maia, dont la formation est celle d'un architecte et d'un ingénieur militaire, Eugenio Dos Santos, homme de son époque, pratique et idéaliste, possédé par l'utilité de son œuvre, Lieutenant-colonel Carlos Mardel, d'origine hongroise, architecte des palais royaux et des ordres militaires auxquels succèdent Don Miguel Angelo de Blasco, Reynaldo Manuel dos Santos, Manuel Gaetano de Souza, José da Costa et Silva aidés de Elias Sebastiao Poppe, Pedro Gualter de Fonseca, Antonio Carlos Andreas.
- [29] Dont le couvent est également endommagé.
- [30] *Dissertation sur les tremblements de terre, la peste, les orages* (1771).
- [31] Poème philosophique composé de quatre épîtres, dédié à Lord Bolingbroke.

- [32] Ce néologisme créé par Leibniz dans son *Essai de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme et l'origine du mal* est en quelque sorte le procès de Dieu où l'auteur plaide la juste cause de Dieu.
- [33] Professeur de métaphysico-théologico-cosmolo-nigologie...
- [34] Comme le dit vulgairement Voltaire dans une conversation : « la Providence l'a dans le c... »
- [35] Rousseau relativise le malheur des victimes du séisme : «j'ai appris dans Zadig et la nature me confirme qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel et qu'elle peut parfois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute, ont évité de plus grands malheurs»... Il s'agit là d'un sophisme dont Rousseau est familier et qui s'insère dans la relation de détestation cordiale des deux hommes.
- [36] «Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie, et alors la question n'est point, pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que si la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés, plus également et plus légèrement logés, le dégât eut été beaucoup moindre et peut être nul. Tout eut fui au premier ébranlement, et on les eut vus le lendemain à vingt lieues de là tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais ils faut rester, s'opiniâtrer autour des mesures, s'exposer à des nouvelles secousses parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce que l'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ? Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même ; et que ce n'est pas la peine de le sauver quand on a perdu tout le reste ? Vous auriez voulu et qui n'eut pas voulu ? que le tremblement se fut fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? Mais nous n'en parlons point parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seules hommes dont nous tenons compte. Ils n'en font pas même aux animaux sauvages qui habitent, épars, ces lieux retirés et qui ne craignent ni la chute des toits ni l'embrasement ses maisons. Mais que signifierait un pareil privilège ? Serait-ce à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, et que la nature doit être soumise à nos lois, et que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu nous n'avons qu'à y bâtir une ville.» (Lettre de J.-J. Rousseau, 18-8-1756).
- [37] Voir bibliographie ; il conviendra de prendre également connaissance des publications faites lors de la conférence internationale sur l'anniversaire de l'événement qui s'est tenue à Lisbonne du 1<sup>er</sup> au 1-11-2005, réunissant scientifiques, historiens, économistes et philosophes.